

Chapitre 1

Le gris du ciel se confondait au loin avec la route, le soleil avait disparu depuis longtemps derrière les nuages. Une pâle lumière nimbait le jour finissant, il n'était pourtant que quinze heures dans cette sombre après midi de décembre. Quelques flocons épars ouataient les branches squelettiques des arbres.

Un croassement lugubre troubla l'épais silence.

Venant de nulle part le long hurlement solitaire d'un loup affamé répondit.

Jean remonta son sac sur son dos d'un coup d'épaule. Il attrapa son solide bâton d'une main et, s'appuyant sur son extrémité se releva. Son pas, d'abord irrégulier, son talon droit le faisait souffrir, s'allongea progressivement et le porta bientôt à une bonne cadence. « Dans une heure il fera nuit, se dit-il, et il me reste encore un bon bout de chemin ».

De fait, sa semaine accomplie, il rentrait chez lui, goûtant par avance la quiétude du logis et la joie de retrouver Isabelle, sa femme et Jody, son petit garçon de trois ans.

Encore deux heures de route et il apercevrait, au loin, en lisière de la forêt, la lumière de sa maison filtrant par la fenêtre.

Tout à ses pensées, il ne remarqua pas les ombres qui se faufilaient derrière lui, de l'autre côté des haies pourtant clairsemées et dépouillées de leurs feuilles.

Avec la nuit prochaine, la traque commençait à s'organiser, la meute se rassemblait en silence.

Pour les loups aussi l'hiver était rude, le gibier se faisait rare, seuls quelques lièvres égarés se laissaient surprendre. Les grands cerfs avaient jalousement regroupé biches et

faons en hardes et fuyaient vers les plaines verdoyantes du sud.

Wolf, magnifique dans sa pelisse brune dominait la troupe depuis maintenant trois ans. Tous attendaient qu'il les conduisent vers un festin bien mérité après une semaine de diète et les nombreux kilomètres qu'ils avaient parcourus descendant du grand nord.

Son autorité était incontestée mais il devait, pour la santé de tous et surtout des plus faibles, trouver rapidement la manne giboyeuse qui assouvirait la faim qui creusait leurs flancs et tenaillait leurs entrailles.

La neige s'était mise à tomber en silence et les pas de Jean laissaient maintenant des traces sombres dans la blancheur blafarde qui éclairait le chemin. Indiscrets et froids quelques flocons s'égarèrent dans son col ouvert. D'une main engourdie Jean attacha le bouton et essuya les gouttelettes qui perlaient sous ses sourcils épais.

« Encore une semaine de travail, pensa-t-il et ce sera Noël. Isabelle a certainement coupé un sapin dans la forêt pour le planter dans le salon près de la cheminée. Décoré avec des boules de coton et le papier argenté provenant des tablettes de chocolat, il égayera la maison et crée une atmosphère de fête et d'espérance.

Jody a dû écrire au Père Noël, en fait, il s'agit sûrement d'un dessin, un gribouillis qu'Isabelle a transformé en lettre, exprimant ses rêves au travers des souhaits de leur fils. La semaine prochaine, si j'y pense, j'apporterai une guirlande électrique pour le sapin, se promet Jean. Il faudrait aussi penser à apporter un petit cadeau à Isabelle, peut être un sac à main en cuir si le prix n'était pas trop élevé.

Pour Jody, la décision était déjà prise, il avait choisi sur catalogue un très beau château avec beaucoup de personnages et des lumières qui éclairaient les fenêtres. Isabelle avait écrit et le colis était sans doute déjà arrivé. »

Progressivement, sournoisement, la nuit avait fermé l'horizon, une faible clarté guidait les pas de Jean entre les

deux talus blancs formés par l'herbe des bas côtés. Derrière lui les traces de ses pas avaient disparu.

D'un geste machinal, il essuya, d'un revers de main, la goutte qui perlait sous son nez. Le froid n'était pas très vif mais une humidité insidieuse commençait à engourdir ses épaules.

Aucun bruit, toute activité était assourdie, comme suspendue entre ciel et terre à l'image des flocons devenus invisibles.

Soudain un hurlement tout proche fit tressaillir Jean, il sentit ses cheveux et ses poils se hérissier.

« Sale bête » se prit-il à crier au moment où, répondant à l'appel, un autre hurlement se faisait entendre au loin.

« N'approche pas trop près ou gare à tes côtes » ajouta-t-il en serrant son gourdin un peu plus fort.

Isabelle regarda la pendule : « Jean sera bientôt là » pensa-t-elle en s'activant dans la cuisine.

Pendant l'hiver chaque retour était un peu la fête.

Il est vrai que ce mode de vie lui pesait, mais il fallait bien aller travailler à la ville ; leurs terres ne suffisaient pas à leur donner assez d'argent. Et puis, ici, pendant les longs mois d'hiver, il n'y avait pas assez de travail pour deux et elle était capable d'assurer l'entretien du bétail et de la maison.

N'empêche, seule toute la semaine, c'était long...

Heureusement il y avait Jody, son petit homme, le deuxième homme de sa vie. Dès le printemps, il faudrait d'ailleurs l'inscrire à l'école du village. Cela l'obligerait, dès la prochaine rentrée, à l'accompagner chaque matin et retourner le chercher chaque soir, modifiant le rythme de ses journées et la laissant encore un peu plus seule pendant les longs jours d'hiver.

Mais, pour l'heure, il fallait chasser la mélancolie. Jean allait arriver et ils auraient deux grandes journées à vivre ensemble, tous les trois. Deux grandes journées pendant lesquelles Jean effectuerait les travaux qu'elle n'avait pu

faire mais aussi deux grandes journées à s'aimer, deux grandes journées à préparer Noël qui approchait. »

Un hurlement tout proche la tira de ses réflexions. Les loups étaient revenus, ils se regroupaient probablement à la lisière de la forêt, juste derrière l'enclos qui protégeait la maison.

Les loups ne représentaient pas une menace exceptionnelle pour Isabelle, d'ailleurs ils approchaient rarement des habitations. Quelquefois les traces relevées dans la neige le matin indiquaient leurs passages nocturnes. Généralement timides, ils restaient à l'abri des regards, sous les fourrés, dans la forêt. Seule la faim pouvait leur faire prendre des risques et venir rôder du côté du bétail.

Instinctivement, Isabelle vint vers la porte qu'elle ouvrit, actionnant l'interrupteur de la lumière extérieure. Tout était calme, elle remarqua la neige qui tourbillonnait autour de l'éclairage, recouvrant la campagne de plusieurs centimètres.

Jody vint contre ses jambes et enserra ses genoux de ses deux bras.

« Viens, mon chéri, il fait froid, nous allons faire un bon feu et attendre papa. »

Wolf frémissait, autour de lui les autres s'impatientaient, Samby, sa louve, vint frotter sa tête contre son poitrail.

Plus petite que Wolf, elle était son aînée d'un an, sa robe, plus claire, était parsemée de taches roussâtres. Elle aussi s'impatientait et manifestait ainsi affectueusement son désir de participer à la grande chasse.

D'un coup de reins, babines retroussées, Wolf s'envola au-dessus des branchages et s'enfonça dans la nuit. Silencieuse et farouche, la horde le suivit.

Jean pesta contre la chaussure qui lui blessait le talon, par deux fois il s'était déjà arrêté se déchaussant pour retendre sa chaussette. S'il ne trouvait pas un petit bout de tissu pour se protéger, il finirait le pied en sang. D'un geste de la main il chassa la casquette de neige qui coiffait une borne et s'assit une nouvelle fois. Retirant sa chaussure, il

entreprit de glisser un mouchoir en papier en protection contre le cuir. Son sac glissa de son épaule et roula dans le fossé. Il se retourna brusquement et, perdant l'équilibre bascula à genoux dans la neige.

Un craquement sec le fit se redresser d'un bond : à quelques mètres de lui, sombres dans la nuit, éclairés par le manteau blanc qui faisait luire leurs yeux et leurs crocs, les fauves souples et silencieux franchissaient le talus.

Jean plongea à la recherche de son bâton, tâtonnant dans la neige. Il le retrouva enfin et se releva menaçant. Il enregistra inconsciemment cette odeur forte de fauve, faite de sueur, de sang et d'entrailles séchées si caractéristique chez les prédateurs.

Immense et noir, rapide et puissant, le premier loup marqua un temps mais poursuivit sa trajectoire suivit par la troupe d'ombres voraces.

Hébété, incrédule, Jean laissa retomber son gourdin, scrutant la nuit, forçant son oreille, retenant sa respiration.

« Combien étaient-ils ? Peut-être huit ou dix ! Où allaient-ils ? Pourquoi l'avaient-ils ignoré ? Pourtant, il en était sûr, le premier, le plus grand et le plus sombre s'était presque arrêté à quelques mètres de lui. »

Jean n'avait pas rêvé, il venait bien de rencontrer une horde de loups, leur odeur planait encore dans l'air immobile et humide. Qui poursuivaient-ils ? Etaient-ils eux mêmes poursuivis ?

Non la horde de fantômes sombres avait croisé son chemin par hasard et ne s'était pas détournée de son objectif ; un animal sans doute qui serait bientôt mis à mort et dévoré ? Telle est la dure loi du monde sauvage ! Quel animal ? Jean ne l'avait ni vu, ni entendu.

Il prit soudain conscience du froid qui baignait son pied, se rappela sa chaussure abandonnée quelque part dans la neige et son sac perdu dans la nuit. A tâtons, grelottant autant de froid humide que de peur rétrospective, Jean entreprit ses recherches, l'oreille aux aguets redoutant un

danger, l'imagination exacerbée par cette incroyable rencontre.

Guidé par son instinct et son flair aussi sûrement que par un fil, Wolf poursuivait sa course, ses compagnons sur ses talons. Déjà la salive inondait ses puissantes mâchoires et coulait le long de sa langue. Il semblait voler au-dessus des obstacles sans aucun effort ; ses muscles souples et puissants le projetaient vers le carnage.

Soudain, il ralentit, un grognement rauque roula hors de sa gorge.

Du fond de la nuit, des aboiements furieux, affolés, s'élevèrent bientôt mêlés à des bêlements de panique. Une odeur de suint inonda la nuit indiquant comme un éclairage l'emplacement de la bergerie.

Nulle clarté.

A l'intérieur, un chahut indescriptible de cris, de jappements, de piétinements et de bousculades produisait un vacarme de fin du monde.

Les loups s'étaient dispersés dans l'enclos autour du bâtiment et, fébriles, furieux et féroces, enivrés par l'odeur toute proche de leurs proies, attaquaient de leurs crocs aigus toutes les interstices de la bergerie.

Brusquement, sous le poids compact du troupeau affolé, la porte céda, libérant brebis et agneaux qui s'enfuirent éperdus dans l'immensité blanche de la campagne noire. Valeureux, les chiens livrèrent bataille mais ils n'étaient pas de taille et le combat fut de courte durée. Ce fut l'orgie. Fous de férocité et de sang, les loups se livrèrent à ripaille.

Repus, leur forfait accompli, ils levèrent la tête vers le ciel aveugle et, en chœur hurlèrent leur satisfaction.

Jean, enveloppé dans la nuit cotonneuse, humide et froide n'entendit pas le concert sauvage de la horde, il aperçut enfin la lumière du salon.

Le bonheur de ces deux jours allait-il être à la hauteur de son attente ?

Chapitre 2

Il avait neigé toute la nuit, un ciel blafard répandait une lumière laiteuse sur la campagne, de lourds nuages gris annonçaient une journée maussade.

Jean, levé tôt à son habitude, portait du fourrage au bétail. Isabelle préparait le petit déjeuner. Il aimait, lors de ses retours, rendre visite à chacune de ses bêtes.

Soudain, il entendit Isabelle qui le hélait depuis la porte. Terminant son geste, il se rendit à son appel, levant haut chaque pied pour enjamber la neige.

« Les loups ont attaqué la bergerie de Charles Branchu, au Moulin, ils ont égorgé les chiens et au moins vingt moutons, c'est Gisèle qui vient de téléphoner. Charles demande si tu peux l'aider à retrouver les autres moutons qui sont dispersés dans la campagne, sinon la nuit prochaine, les loups reviendront manger le reste du troupeau. »

Jean comprit immédiatement que la horde qu'il avait rencontrée était l'auteur de ce massacre. Il enfila ses bottes et une canadienne, prit son fusil et mit une poignée de cartouches dans sa poche.

Charles l'entraînerait probablement, profitant de son aide, pour faire une battue aux alentours de la bergerie, mais les loups étaient sans doute déjà loin.

« Ne rentre pas trop tard, téléphone moi s'il y a quelque chose de nouveau, prends au moins quelque chose pour manger en cours de route, lui lança Isabelle, pensant à la promesse sacrifiée de cette journée à deux ».

Jody jouait dans le salon, Isabelle s'assura de son occupation.

« Reste là, mon chéri, je vais donner à manger aux animaux, je reviens tout à l'heure. »

Jody ne répondit pas, trop occupé à dessiner un sapin de Noël.

Sa maman était déjà partie depuis long moment quand il prit conscience de sa solitude. Il appela et, n'entendant aucune réponse se dirigea vers la porte qu'il entre bailla.

Un courant d'air glacé le frappa au visage, aucun bruit, quelques traces de pas boursouflaient l'immense tapis blanc. Au loin la terre et le ciel se confondaient en un lavis gris pâle. Un sentiment d'abandon le saisit, l'enveloppa, lui serra la poitrine.

« Maman ! cria-t-il ».

Sa voix ne s'éloigna de lui que de quelques mètres, nul écho, nulle réponse ne vint le rassurer. Il s'avança sur le seuil et renouvela son appel :

« Maman ! »

Quelques pas encore. La neige entravait sa marche ; « Maman ! » Un sanglot le secoua tout entier, des larmes d'amertume et de panique accompagnèrent ses hoquets. Il s'avança dans l'enclos qu'il traversa.

Il aperçut un grand chien gris avec des tâches roussâtres à l'orée de la forêt. Un chien semblable à Tony, son compagnon disparu l'été dernier. Sans hésiter, il se dirigea vers ce réconfort, cet ami avec qui il avait si souvent partagé ses goûters.

Lorsqu'elle revint vers la maison, sa tâche achevée, Isabelle fut surprise de trouver la porte ouverte :

« Jody, mon chéri, il faut fermer la porte, il fait froid... »

« Jody... Jody... où es-tu ? »

Instinctivement, Isabelle se dirigea vers la chambre de Jody. Intriguée de ne pas y voir l'enfant, elle vérifia la présence de son manteau et fut rassurée de le trouver. Il ne pouvait être parti ainsi, il savait qu'en cette saison, il devait mettre un vêtement pour sortir.

« Jody, appela-t-elle encore, ce n'est pas gentil de te cacher... »

Elle retourna sur le seuil et remarqua les pas de l'enfant se dirigeant vers la forêt. Une brusque colère la projeta en avant, à la poursuite de son fils. Sa colère se transforma bientôt en inquiétude ;

« Depuis combien de temps était il parti ainsi, sans vêtement chaud ? Il allait prendre froid et avec toute cette neige, il serait trempé, risquant pour le moins un gros rhume. »

« Jody... Jody... »

S'essoufflait-elle en courant vers la forêt, guidée par les traces de l'enfant. Bientôt, sous le couvert des arbres, elle perdit toute piste dans l'enchevêtrement des branches et des buissons.

Elle appela encore... En vain. Prise de panique, elle revint en courant vers la maison.

« Vite alerter Jean, qu'il revienne... son fils était d'une plus grande importance que les moutons ! »

Elle n'imagina pas une seule fois le danger que représentaient les loups.

Isabelle ne pu joindre Jean par téléphone, seule Gisèle tenta de la rassurer, lui promettant de partir immédiatement à la recherche des hommes qui battaient la campagne et les bois environnant la bergerie du Moulin.

Isabelle retourna vers la forêt, continuant d'appeler :

« Jody...Jody ».

Lorsqu'il arriva, Jean se dirigea à grands pas directement vers les arbres, de grands sapins dont la ramure enneigées descendait jusqu'au sol, protégeant à leur pied un épais tapis d'aiguilles sèches et dorées.

« Isabelle, Jody... » Cria-t-il à plusieurs reprises.

Aucun écho, aucune réponse ne lui parvint.

« Dans quelle direction orienter ses recherches ? »

Il avait bien remarqué les traces d'Isabelle et celles de Jody, plus petites, mais elles se recoupaient plusieurs fois,

s'écartaient, se rapprochaient l'une de l'autre et il ne pouvait tirer aucun enseignement de cette confusion.

Les pistes de loups qu'il avait également remarquées l'inquiétaient plus que tout ! Les images qu'il avait enregistrées aux alentours de la bergerie, l'obsédaient : neige maculée de larges tâches de sang, moutons éventrés à demi dévorés, chiens égorgés, dépecés et éparpillés ...

Son appréhension se transformait progressivement en angoisse.

Le jour peu à peu baissait d'intensité, la forêt devenait sombre, seules les plaques blanches sur les branches soulignaient la forme des arbres. Des flocons commençaient à voltiger annonçant une nouvelle précipitation neigeuse.

« Jody...Isabelle... »

« Jean ! »

La voix d'Isabelle, étouffée par l'atmosphère cotonneuse parvint jusqu'à Jean. Sanglotant tous les deux, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Appelant Jody alternativement, ils poursuivirent leurs recherches. La nuit prenait progressivement possession de la forêt.

« Retournes à la maison proposa Jean, il est peut être revenu, sinon, téléphones à Charles, qu'il vienne avec tous ceux qui sont disponibles et reviens avec des lampes... il ne peut pas être allé loin... mais avec ce froid et cette humidité... »

C'est volontairement qu'il n'avait pas évoqué les pensées qui l'obsédaient, la présence des loups, son imagination restait ancrée sur cette menace.

Quand les autres arrivèrent, Jean les entendant, se manifesta et vint à leur rencontre. Ils étaient cinq, tous munis de lampes électriques, deux portaient un fusil et tenaient des chiens en laisse tremblant derrière eux.

Isabelle les accompagnait, des larmes silencieuses glissaient le long de son nez, perlaient sur ses lèvres.

S'espacant de plusieurs mètres, ils décidèrent d'avancer en ligne, maintenant le contact en s'appelant régulièrement.

Les heures passaient, épuisantes.

Trempés, ivres de fatigue et de froid, ils se laissèrent convaincre par Charles de prendre quelque repos. Vers cinq heures du matin, ils rentrèrent.

Isabelle fit chauffer le restant de soupe pendant que Jean proposait pâtés et fromages. Charles téléphona aux gendarmes qui promirent de venir le plus rapidement possible, dans quelques heures.

Les hommes, épuisés, décidèrent d'attendre le retour du jour et l'arrivée des renforts. Jean repartit seul.

Il décida de regarder systématiquement une nouvelle fois sous chaque sapin. Il n'avait pas mangé mais n'avait pas faim, il ne sentait ni le froid de la neige qui tombait à nouveau, ni l'humidité qui transperçait son pantalon et dégoulinait dans ses bottes, ni les branches qui griffaient ses oreilles et ses joues et égratignaient ses mains.

Soudain il réalisa qu'inconsciemment il suivait les traces d'un loup. Elles étaient toutes récentes, la neige avait effacé les anciennes. S'approchant d'un sapin dont les branches retombaient jusqu'au sol, il faillit tomber de saisissement.

Sortant de l'abri, un énorme loup noir le défiait dans le faisceau lumineux de sa lampe. Silencieux et fier, campé sur ses pattes, la queue tendue, la tête dressée, les crocs découverts, il observait l'homme de côté.

Rassemblant son courage, Jean fit un pas en avant, Wolf recula d'autant sans modifier son attitude.

Jean poursuivit son avantage, il dirigea rapidement le faisceau de sa lampe sous la ramure de l'arbre et le ramena sur le loup. Il crut rêver.

La scène qu'il venait d'apercevoir lui fit craindre une hallucination.

Là, sous le sapin, en une fraction de seconde, il avait eu le temps d'enregistrer toute une série d'images surréalistes :